

Master class : Le corps dans l'Antiquité
Exposé et corpus – Vivien Longhi, maître de conférences de langue et
littératures grecques, université Lille 3

Représentations du corps dans la médecine grecque (Ve-IVe siècles)

Présentation rapide de la médecine grecque classique

Ce qu'on appelle *Collection hippocratique* est un ensemble en réalité très divers malgré le regroupement canonique : certains discours ont des points communs avec Hérodote ou Anaxagore, alors que d'autres appartiennent à la période hellénistique. Les pratiques de la médecine dont les discours se font l'écho sont aussi diversifiées et le corps défini par chacune d'entre elles n'est pas le même. La médecine diététique imagine principalement le corps suivant ses flux et cavités. La médecine de pronostic le regarde avec minutie, dans ses changements de couleur et d'apparence ; elle en sent la densité, les raideurs, les aspérités ; la médecine embryologique et la médecine gynécologique imaginent des membranes, des gonflements, des cavités, des écoulements : leur discours est centré sur les parties génitales et les conduits de la semence à travers le corps. Enfin la chirurgie représente des os, des plaies, des cartilages, des articulations. Les « traités » doivent convaincre ou instruire des publics divers, et relèvent de situations d'énonciation sans doute très différentes¹.

Ces textes divers ont été pourtant souvent lus comme un *corpus* et interprétés dans l'histoire comme des témoins du rationalisme grec et de la découverte d'un esprit déjà scientifique. L'idée est clairement exprimée au XVIIIe siècle, par exemple dans l'*Encyclopédie*. Renforcée par É. Littré, éditeur et traducteur d'Hippocrate, elle se prolonge après lui. Se construisent des séries d'oppositions qui distinguent des pratiques scientifiques, celles de la médecine occidentale qu'Hippocrate entreverrait ou fonderait le plus souvent, et des pratiques magico-religieuses telles qu'elles s'observent chez les « autres » peuples. Ces interprétations traditionnelles ont été en partie remises en question. La médecine présenterait une tension entre révolution du savoir et conservation de savoirs non rationnels (voir en bibliographie Lloyd, Von Staden, Langholf).

Pour les programmes de Langues et Cultures de l'Antiquité, concernant par exemple l'objet d'étude « interrogations scientifiques » des classes de lycée, on peut tirer profit de ce travail critique pour éprouver l'inadéquation d'un certain nombre de catégories issues de la science moderne aux textes de médecine ancienne : l'explication scientifique par des causes matérielles ou physiques, l'observation scrupuleuse de cas cliniques, la représentation d'un corps physique, organisé, sont-elles absolument dominantes dans les textes médicaux grecs ?

La question de la représentation du corps

On pourrait supposer, à partir d'une définition moderne de la médecine, qu'est évidente la tendance des médecins anciens à inscrire le corps dans une « physique », une nature, saisie au vif. Le médecin scruterait le corps, en mesurerait les moindres changements et en témoignerait avec exactitude et cohérence. Son regard serait déjà en quelque sorte anatomique. Le corps des médecins, compris selon des causes matérielles et des dynamiques physiques, ne serait pas le corps fantasmé par des pratiques

¹ Pour une réflexion sur les contextes possibles de production de certains traités, on peut se reporter à Lonie (1983) ou encore Langholf (2004).

magiques, ni le corps érotisé par les poètes, ni encore le corps transformé ou déformé par les fabulistes.

Une telle approche de la médecine ancienne efface en partie la grande diversité des représentations du corps, ou plutôt de corps pluriels imaginés en contexte pour les besoins de telle ou telle démonstration. Des normes culturelles, des enjeux rhétoriques spécifiques, des relations sociales particulières de soin influent sur la vision du corps qui est produite, et qui ne saurait être comprise comme le fruit d'observations neutres ou d'expériences scrupuleusement menées.

Plusieurs textes pourront être abordés par l'enseignant pour dégager un certain nombre de représentations du corps et pour questionner dans le même temps la pertinence de la notion de « science » médicale ancienne.

- On peut d'abord, en guise d'introduction, confronter certains jugements sur la médecine ancienne, qui en font une pratique scientifique, avec des définitions que les médecins grecs fixent eux-mêmes de leur art. On constatera un écart significatif (1/ confrontation entre les jugements modernes et le prologue du *Pronostic*).
- On peut étudier des représentations du corps en formation. Des hiérarchies de genre structurent les récits de l'union charnelle. Il y a aussi des logiques démonstratives voire narratives qui conditionnent les « descriptions » de l'embryon et la valorisation de tel ou tel aspect du corps en formation tel qu'il est imaginé (textes sur la sexualité à rechercher notamment dans *Nature de l'enfant* et de *De la Génération*, disponibles dans la collection des Universités de France (CUF) (dite collection Budé), édition Les Belles Lettres, Paris ; voir aussi dans la bibliographie ci-dessous l'édition de référence anglaise de Lonie).
- D'autres textes font voir des corps dont la représentation, souscrivant apparemment à un discours sur les causes naturelles, est en fait largement dépendante de codes culturels de l'altérité : c'est le cas du corps mou des Scythes imaginé par l'auteur d'*Airs, Eaux, Lieux* (texte 2).
- Enfin, même dans des textes médicaux qui paraissent plus techniques, quand il semble devoir être « observé » précisément en vue du soin au chevet du patient, le corps n'est pas non plus simplement décrit. Des préconceptions théoriques ou des héritages culturels (pratique de la divination physiognomonique ?) influent sur sa représentation : certaines parties du corps reçoivent plus d'attention. On remarquera particulièrement l'hyperesthésie du médecin du *Pronostic* quand il traite du visage et des yeux (texte 3).

Textes

1/ Jugements sur la médecine hippocratique comme science

- a) É. Littré, tome I des *Œuvres d'Hippocrate*, p. 455 et p. 463

« La prognose [pronostic] est la première **construction scientifique** que nous connaissons de la médecine. À ce titre elle mérite notre attention, et elle la mérite parce qu'elle n'est point fondée sur des vues rationnelles et hypothétiques, mais parce **qu'elle part d'observations et d'expériences réelles** [...] Faire prévaloir l'observation de **tout l'organisme**, [...] telle est la médecine de l'école de Cos et d'Hippocrate ».

« On le voit donc, la méthode antique d'Hippocrate et la méthode moderne ne diffèrent pas dans leur essence, car elles sont l'une et l'autre la **méthode expérimentale**. Hippocrate, comme nous, a voulu qu'on **observât la nature** et, comme nous, il s'est servi de l'induction pour agrandir le champ de ses

observations et **trouver un lien entre les faits particuliers** [...]. C'est que nous nous enfonçons chaque jour davantage dans les détails, dans l'observation locale, dans les recherches de plus en plus ténues et minutieuses. Hippocrate, par la nature de ses connaissances, a été tenu à la superficie du corps malade ».

b) Jean Lombard, *La pratique, le discours et la règle, Hippocrate et l'institution de la médecine*, Paris, L'harmattan 2015, p. 64

« De cette union de la prodigieuse aventure du regard et de la vigilance sans faille de l'esprit, c'est un **'esprit positif'** qui est né, avec la règle impérative du **respect absolu des faits** dans tout exercice de la pensée. Les faits sont établis par un examen méthodique et le regard est à la fois précis et ample – et jamais négligent. Être, selon la devise hippocratique d'*Épidémies V*, le 'serviteur de l'art', c'est faire profession de rigueur absolue, dans le cadre d'une démarche qui étant sans expérimentation est **toujours entièrement d'observation** ».

c) L'ouverture du *Pronostic*

L'ouverture du *Pronostic*, c. 1, Trad. Jouanna modifiée : « **Le meilleur médecin me semble être celui qui pratique habituellement le pronostic** (πρόνοιαν ἐπιτηδεύειν). **Pronostiquant et disant par avance aux malades** (προγινώσκων γὰρ καὶ προλέγων παρὰ τοῖσι νοσέουσι), **le présent, le passé et l'avenir** (τά τε παρόντα καὶ τὰ προγεγονότα καὶ τὰ μέλλοντα ἔσσεσθαι), **faisant le récit complet (ἐκδιηγούμενος)** de ce que les malades ont omis de dire sur leur maladie, **il pourrait gagner la confiance pour sa connaissance des choses de la maladie, de sorte que l'on n'hésiterait pas à se tourner vers lui**. Il soignerait aussi au mieux, en connaissant d'avance ce qui se produira, le tirant des affections présentes. **Rendre la santé à tous les malades est impossible**. Ce serait mieux en effet que de prévoir la marche des maladies (προγινώσκειν τὰ μέλλοντα ἀποβήσεσθαι). Mais les hommes meurent, certains avant d'avoir appelé le médecin, sous l'effet de la force de la maladie, d'autres rapidement après l'avoir appelé, tantôt après survécu un jour, tantôt un peu plus de temps, avant que le médecin ait pu combattre par son art chacune des maladies. **Il faut donc connaître les natures d'affections de cette sorte, celles qui surpassent la force du corps, et, s'il y a en même temps quelque chose de divin dans ces maladies et il faut apprendre à en faire le pronostic** (γνόντα οὖν χρὴ τῶν παθέων τῶν τοιοῦτέων τὰς φύσεις ὀκόσον ὑπερ τὴν δύναμιν εἰσι τῶν σωμάτων, **ἀμὰ** δὲ καὶ εἴ **τι θεῖον** ἔνεστι ἐν τῆσι τοῖσιν, καὶ τούτων τὴν πρόνοια ἐκμανθάνειν). De la sorte, le médecin **serait justement admiré et serait un bon médecin**. En effet, ceux qui sont capables de surmonter le mal, ceux-là le médecin serait capable de les préserver le plus efficacement, en prenant des précautions plus en avance (ἐκ πλείονος χρόνου προβουλευόμενος) contre chacun des accidents. Et en **prévoyant publiquement** (προαγορεύων) quels seront les morts et ceux qui s'en sortiront, il **serait hors de cause**. »

En gras des passages qui permettent de remettre en cause la pertinence de définitions modernes de la science appliquées à la médecine dite hippocratique.

2/ *Airs, Eaux, Lieux*² : le corps mou des Scythes entre reconstruction de causes naturelles et affirmation de codes ou préjugés culturels (c. XIX, 4-XXI). Trad. Longhi, texte de Littré (une édition plus récente du texte dans la CUF par J. Jouanna)

² Placé en position d'honneur (2^{ème}) par Littré dans son édition des œuvres complètes. Traité de la deuxième moitié du Ve siècle. Il est considéré dans l'histoire de la médecine comme le témoignage principal de la médecine climatique et environnementale d'Hippocrate.

« Chez les Scythes les changements de saisons, loin d'être importants et violents, sont semblables et peu marqués. Voilà pourquoi les habitants sont semblables entre eux par leur forme, parce qu'ils usent toujours d'une nourriture semblable, portent le même vêtement en été et en hiver, respirent un air humide et épais, boivent des eaux provenant de la neige et des glaces : le goût de l'effort s'en va. Car il n'est pas possible que le corps aime l'effort, ni l'âme, là où les changements ne sont pas forts. À cause de ces contraintes nécessaires, ils sont de forme épaisse, charnue, avec des articulations humides et sans forces et des cavités très humides, surtout celles d'en haut. Il n'est pas possible que le ventre se dessèche dans un tel pays et dans une telle nature, et avec un tel agencement du climat, mais ils ont la chair toute entière grasse et glabre. Ils se ressemblent les uns aux autres, les mâles aux mâles et les femelles aux femelles. Car, les saisons étant proches les unes des autres, il ne se produit pas de corruptions ou de dommages dans la coagulation de la semence, à moins qu'elle ne subisse quelque violence forcée ou quelque maladie³.

Je vais fournir une grande preuve en faveur de leur humidité. Chez la majorité des Scythes – tous ceux qui sont nomades –, vous trouverez des brûlures aux épaules, aux bras, aux os des poignets, à la poitrine, et aux reins, qui ne viennent de rien d'autre que de l'humidité de leur nature et de leur mollesse. Car ils ne peuvent pas tendre les arcs, ni lancer le javelot avec leur épaule, à cause de leur humidité et de leur manque de tension. Quand ils brûlent les corps, la majeure partie de l'humidité est desséchée et sort des articulations, et les corps deviennent plus toniques et mieux formés et articulés. Leurs corps sont aussi flasques et larges. D'abord parce qu'ils ne sont pas emmaillotés comme en Égypte – ils ne font pas une coutume de l'emmaillotage à cause de l'équitation, pour que les hommes soient bien assis en place – ensuite c'est à cause de la position assise. Car les mâles, tant qu'ils ne sont pas capables de monter à cheval, passent le plus clair de leur temps assis sur leur chariot et marchent très peu parce qu'ils se déplacent et font des tours en chariot. Les femelles, c'est étonnant à quel point elles sont molles et lentes. La race des Scythes est aussi rousse, à cause du froid, le soleil n'y étant pas ardent. À cause du froid, la blancheur est brûlée et devient rousse. Je dis aussi qu'une telle nature ne peut pas être féconde ».

Αἱ γὰρ μεταβολαὶ τῶν ὥρέων οὐκ εἰσὶ μεγάλαι οὐδὲ ἰσχυραὶ, ἀλλ' ὅμοια καὶ ὀλίγον μεταβάλλουσαι· διότι καὶ τὰ εἶδεα ὅμοια αὐτὰ ἐωυτέοισιν εἰσιν· σίτῳ τε χρέονται αἰεὶ ὁμοίως, ἐσθῆτί τε τῇ αὐτῇ καὶ θέρεος καὶ χειμῶνος, τὸν τε ἡέρα ὑδατεῖνον ἔλκοντες καὶ παχύν, τὰ τε ὑδατα πίνοντες ἀπὸ χιόνος καὶ παγετῶν, τοῦ τε ταλαιπώρου ἀπεόντος· οὐ γὰρ οἶόν τε τὸ σῶμα ταλαιπωρέεσθαι, οὐδὲ τὴν ψυχὴν, ὅκου μεταβολαὶ μὴ γίνονται ἰσχυραὶ. Διὰ ταύτας τὰς ἀνάγκας τὰ εἶδεα αὐτέων παχέα ἐστὶ καὶ σαρκώδεα, καὶ ἄναρθρα καὶ ὑγρὰ καὶ ἄτονα· αἶ τε κοιλίαι ὑγρόταται, πασέων κοιλιῶν αἱ κάτω· οὐ γὰρ οἶόν τε νηδὺν ἀναξηραίνεσθαι ἐν τοιαύτῃ χώρῃ καὶ φύσει καὶ ὥρης καταστάσει· ἀλλὰ διὰ πιμελὴν τε καὶ ψιλὴν τὴν σάρκα, τὰ τε εἶδεα ἔοικεν ἀλλήλοισι, τὰ τε ἄρσενά τοῖσιν ἄρσενσι, καὶ τὰ θήλεα τοῖσι θήλεσιν. Τῶν γὰρ ὥρέων παραπλησίων ἐουσέων, φθοραὶ οὐκ ἐγγίγνονται οὐδὲ κακώσεις ἐν τῇ τοῦ γόνου συμπίξει, ἢν μὴ τινος ἀνάγκης βιαίου τύχη ἢ νούσου. Μέγα δὲ τεκμήριον ἐς τὴν ὑγρότητα παρέξομαι. Σκυθέων γὰρ τοὺς πολλοὺς, ἅπαντας ὅσοι Νομάδες, εὐρήσεις κεκαυμένους τοὺς τε ὦμους καὶ τοὺς βραχίονας καὶ τοὺς καρπούς τῶν χειρέων, καὶ τὰ στήθεα, καὶ τὰ ἰσχία καὶ τὴν ὄσφυν, δι' ἄλλ' οὐδὲν ἢ διὰ τὴν ὑγρότητα τῆς φύσεως καὶ τὴν μαλακίην· οὐ γὰρ δύνανται οὔτε τοῖσι τόξοισι ξυντείνειν, οὔτε τῷ ἀκοντίῳ ἐμπίπτειν τῷ ὦμῳ ὑπὸ ὑγρότητος καὶ ἀτονίης· ὀκόταν δὲ καυθῶσιν, ἀναξηραίνεται ἐκ τῶν ἄρθρων τὸ πολὺ τοῦ ὑγροῦ, καὶ ἐντονώτερα μᾶλλον γίγνεται, καὶ τροφिमώτερα, καὶ ἠρθρωμένα τὰ σώματα μᾶλλον. Ῥοϊκὰ δὲ γίγνεται καὶ πλατέα· πρῶτον μὲν ὅτι οὐ σπαργανοῦνται ὥσπερ ἐν Αἰγύπτῳ, οὐδὲ νομίζουσι διὰ τὴν

³ Dans la théorie de l'auteur, il y a des qualités de semence différentes selon les variations saisonnières. À de faibles variations saisonnières correspondent des semences uniformes, qui donnent donc des individus à l'apparence uniforme.

ἵππασίην, ὅπως ἂν εὐεδροὶ ἔωσιν· ἔπειτα δὲ διὰ τὴν ἔδρην· τὰ τε γὰρ ἄρσενα, ἔως ἂν οὐχ οἷά τε ἐφ' ἵππου ὀχέεσθαι, τὸ πολὺ τοῦ χρόνου κάθηται ἐν τῇ ἀμάξῃ, καὶ βραχὺ τῇ βαδίσει χρέονται, διὰ τὰς μεταναστάσις καὶ περιελάσις· τὰ δὲ θήλαα θαυμαστὸν οἶον ροϊκὰ καὶ βραδέα εἶναι τὰ εἶδεα. Πυρρὸν δὲ τὸ γένος ἐστὶ τὸ Σκυθικὸν διὰ τὸ ψύχος, οὐκ ἐπιγιγνομένου ὀξέως τοῦ ἡλίου· ὑπὸ δὲ τοῦ ψύχους ἡ λευκότης ἐπικαίεται καὶ γίνεταί πυρρή. Πολύγονον δὲ οὐχ οἶόν τε εἶναι φύσιν τοιαύτην·

3/ Le « faciès hippocratique » du *Pronostic*⁴, c. II (trad. Longhi, texte de Littré ; une édition plus récente du texte dans la CUF par J. Jouanna)

« Il faut regarder de la façon suivante au cours des maladies aiguës : d'abord regarder le visage du malade pour voir s'il est semblable à celui des gens en bonne santé et surtout s'il est semblable à lui-même. Avec le semblable on aurait ce qu'il y a de mieux ; le contraire de la ressemblance, ce serait le pire. Voici ce que pourrait être cet état : un nez aigu, des yeux caves, des tempes affaissées, des oreilles froides et contractées, les lobes des oreilles rétractés, la peau du front dure, tendue et aride, et la couleur de l'ensemble verdâtre, voire noire, ou livide ou plombée. Si donc c'est au début de la maladie que le visage est dans cet état, et qu'il n'est pas encore possible de conjecturer la suite par d'autres signes, il faut interroger l'homme pour savoir s'il a mal dormi, si les flux humides de sa cavité ont été abondants ou s'il est affamé. Et s'il est d'accord avec l'une des ces propositions, il faut penser que c'est moins terrible. De telles maladies parviennent à une crise en une nuit et un jour, si c'est pour ces raisons que son visage est dans cet état. S'il ne dit rien de tout ça et ne guérit pas dans la durée de temps que je viens d'annoncer, il faut savoir que c'est un signe mortel.

Si le visage reste dans cet état, alors que la maladie est plus avancée que le troisième jour, il faut l'interroger sur les sujets que j'ai recommandés auparavant et aussi regarder les autres signes, ceux de l'ensemble du visage, et en particulier ceux qui se trouvent dans les yeux. S'ils fuient la lumière, pleurent sans le vouloir, ou bien se tournent, ou bien que l'un devient plus petit que l'autre, ou s'ils se colorent, dans leur blanc, de rouge, de livide ou bien qu'ils se mettent à avoir en eux des vaisseaux noirs, ou bien si des chassies apparaissent autour des pupilles, ou s'ils flottent, ou s'ils se positionnent à l'extérieur, ou bien s'ils sont fortement enfoncés, ou bien si le teint de l'ensemble du visage est altéré : il faut tenir tout cela pour mauvais et funeste. Il faut aussi regarder les apparences cachées des yeux, durant le sommeil. Si en effet apparaît par en dessous un peu de blanc, alors que les paupières se ferment, pour un homme qui ne sort pas de diarrhée ou de la prise d'un remède, et qui n'est pas habitué à dormir ainsi, c'est un mauvais signe et qui annonce fortement la mort. Si la paupière devient courbe et livide ou jaune ou si c'est la lèvre ou le nez, avec les autres signes, il faut savoir qu'il est proche de la mort. Signe mortel aussi : les lèvres relâchées en dessous, pendantes, froides et devenues toutes blanches. »

Σκέπτεσθαι δὲ χρῆ ᾧδε ἐν τοῖσιν ὀξέσι νοσημασι· πρῶτον μὲν τὸ πρόσωπον τοῦ νοσέοντος, εἰ ὁμοίον ἐστὶ τοῖσι τῶν ὑγιαίνοντων, μάλιστα δὲ, εἰ αὐτὸ ἐωυτέω. Οὕτω γὰρ ἂν εἴη ἄριστον, τὸ δ' ἐναντιώτατον τοῦ ὁμοίου, δεινότατον. Εἴη δ' ἂν τὸ τοιόνδε· ρὶς ὀξειᾶ, ὀφθαλμοὶ κοῖλοι, κρόταφοι ξυμπεπτωκότες, ὦτα ψυχρὰ καὶ ξυνεσταλμένα, καὶ οἱ λοβοὶ τῶν ὠτων ἀπεστραμμένοι, καὶ τὸ δῆρμα τὸ περὶ τὸ μέτωπον σκληρόν τε καὶ περιτεταμένον καὶ καρφαλέον ἐόν. Καὶ τὸ χρῶμα τοῦ ξύμπαντος προσώπου χλωρόν τε ἢ καὶ μέλαν ἐόν, καὶ πελιόν, ἢ μολιβδῶδες. Ἦν μὲν οὖν ἐν ἀρχῇ τῆς νούσου τὸ πρόσωπον τοιοῦτον ἦ, καὶ μήπω

⁴ Rapproché traditionnellement d'*Épidémies I-III*, il daterait aussi du tournant du Ve-IVe siècle av. J.-C. Placé en troisième position par Littré dans son édition des œuvres d'Hippocrate, car considéré comme un traité important reflétant bien la tendance à l'observation du « père de la médecine ».

οἷόν τε ἢ τοῖσιν ἄλλοισι σημείοισι ξυντεκμαίρεσθαι, ἐπανερέσθαι χρῆ, μὴ ἡγρύπνησεν ὁ νοσέων, ἢ τὰ τῆς κοιλῆς ἐξυγρασμένα ἢ ἰσχυρῶς, ἢ λιμῶδές τι ἔχη αὐτόν· κῆν μὲν τι τουτέων ὁμολογῆ, ἢ σσον νομίζειν δεινὸν εἶναι· κρίνεται δὲ τὰ τοιαῦτα ἐν ἡμέρῃ τε καὶ νυκτὶ, ἢν διὰ ταῦτας τὰς προφάσις τὸ πρόσωπον τοιοῦτον ἦ. Ἦν δὲ μηδὲν τουτέων φῆ εἶναι, μηδὲ ἐν τῷ χρόνῳ τῷ προειρημένῳ καταστῆ, εἰδέναι χρῆ ἐγγύς ἐόντα τοῦ θανάτου. Ἦν δὲ καὶ παλαιότερου ἐόντος τοῦ νοσήματος, ἢ τριταίου ἢ τεταρταίου, τὸ πρόσωπον τοιοῦτον ἦ, περὶ τουτέων ἐπανερέσθαι, περὶ ὧν καὶ πρότερον ἐκέλευσα, καὶ τᾶλλα σημεία σκέπτεσθαι, τὰ τε ἐν τῷ ξύμπαντι προσώπῳ, τὰ τε ἐν τῷ σώματι, καὶ τὰ ἐν τοῖσιν ὀφθαλμοῖσιν. Ἦν γὰρ τὴν αὐγὴν φεύγωσιν, ἢ δακρῦωσιν ἀπροαιρέτως, ἢ διαστρέφονται, ἢ ὁ ἕτερος τοῦ ἑτέρου ἐλάσσωσιν γίνηται, ἢ τὰ λευκὰ ἐρυθρὰ ἴσχωσιν, ἢ πελιὰ, ἢ φλέβια μέλανα ἐν ἐωυτέοισιν ἔχωσιν, ἢ λῆμαι φαίνονται περὶ τὰς ὄψιας, ἢ καὶ ἐναιωρεῦμενοι, ἢ ἐξίσχοντες, ἢ ἔγκοιλοι ἰσχυρῶς γιγνόμενοι, ἢ αἱ ὄψιες αὐχμῶσαι καὶ ἀλαμπέες, ἢ τὸ χρῶμα τοῦ ξύμπαντος προσώπου ἡλλοιωμένον ἦ, ταῦτα πάντα κακὰ νομίζειν καὶ ὀλέθρια εἶναι. Σκοπέειν δὲ χρῆ καὶ τὰς ὑποφάσις τῶν ὀφθαλμῶν ἐν τοῖσιν ὕπνοισιν· ἦν γὰρ τι ὑποφαίνεται τοῦ λευκοῦ, τῶν βλεφάρων μὴ ξυμβαλλομένων, μὴ ἐκ διαρρόιης ἢ φαρμακοποσίης ἐόντι, ἢ μὴ εἰθισμένῳ οὕτω καθεῦδειν, φλαῦρον τὸ σημεῖον καὶ θανατῶδες λίην. Ἦν δὲ καμπύλον γένηται, ἢ πελιόν, ἢ ὠχρὸν βλέφαρον, ἢ χεῖλος, ἢ ρίς, μετὰ τινος τῶν ἄλλων σημείων, εἰδέναι χρῆ ἐγγύς ἐόντα θανάτου· θανατῶδες δὲ καὶ χεῖλα ἀπολυόμενα, καὶ κρεμάμενα, καὶ ψυχρὰ, καὶ ἔκλευκα γιγνόμενα.

Quelques références

Textes :

E. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate* (10 vol.), Paris, 1839-1861. Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?34859>

De nombreux traités édités et traduits dans la CUF, dont, récemment, le *Pronostic* en 2013, *Épidémies I-III* en 2016, par J. Jouanna.

Beaucoup d'éditions d'« Hippocrate » en ligne dans le *Corpus medicorum graecorum et latinorum* : <http://cmg.bbaw.de/epubl/online/editionen.html>

Études :

Bourgey, L. (1956), *Observation et expérience chez les médecins de la Collection hippocratique*, Paris.

Calame, C. (2014) « Pour dépasser l'opposition Nature / culture, une perspective anthropologique et altermondialiste », *Les Possibles*, n°3, [<https://france.attac.org/nos-publications/les-possibles/numero-3-printemps-2014/dossier-l-ecologie-nouvel-enjeu/article/pour-depasser-l-opposition-nature>]

Dupont F. (2013), *L'Antiquité, territoire des écarts*, Paris.

Joly, R. (1966), *Le niveau de la science hippocratique : contribution à la psychologie de l'histoire des sciences*, Paris.

Geller, M. J. (2004), « West meets East: Early Greek and Babylonian Diagnosis », dans Horstmanshoff, H.F.J. et Stol, M., *Magic and Rationality in Ancient Near Eastern and Graeco-Roman Medicine*, Leiden-Boston, pp. 11-61.

Holmes B. (2010), *The Symptom and the Subject. The Emergence of the Physical Body in Ancient Greece*, Princeton.

Jouanna, J. (1992), *Hippocrate*, Paris.

Jouanna, J. (2004), « Médecine égyptienne et médecine grecque » dans *La médecine grecque antique (Cahiers de la villa « Kérylo » s n°15)*, pp. 1-21.

King H., (1998), *Hippocrates' Woman, Reading the Female Body in Ancient Greece*, London- New York.

- King H. et Dasen, V (2008) *La médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Lausanne.
- Langholf, V. (1990), *Medical Theories in Hippocrates*, Berlin.
- Langholf, V., (2004), « Structure and Genesis of some Hippocratic Treatises », dans Horstmanshoff, H.F.J. et Stol, M., *Magic and Rationality in Ancient Near Eastern and Graeco-Roman Medicine*, Leiden-Boston, pp. 219-275.
- Lloyd G.E.R. (1987), *The Revolutions of Wisdom*, Los Angeles.
- Lloyd G.E.R. (1990), *Origines et développement de la science grecque*, [Magic, Reason and Experience, 1979] Paris.
- Lonie, I.M. (1981) *The Hippocratic treatises On Generation, On The Nature of the Child, Diseases IV*, Berlin.
- Lonie, I.M. (1983) « Literacy and the development of Hippocratic medicine », dans F. Lasserre et Ph. Mudry, *Formes de pensée dans la Collection hippocratique*, Genève, pp. 145-161.
- Nissen, C. (2009), *Entre Asclépios et Hippocrate, Étude des cultes guérisseurs et des médecins en Carie*, Liège.
- Pigeaud, J. (2006), *La crise*, Nantes.
- Van Der Eijk, P. (2105), « On 'Hippocratic' and 'Non-Hippocratic' Medical Writings », dans Dean-Jones L. et Rosen R.M., *Ancient Concepts of the Hippocratic*, Leiden-Boston, pp. 17-47.
- Von Ehrenheim H. (2015), *Greek Incubation Rituals. In classical and Hellenistic times*, Liège.
- Von Staden H. (1991), « Matière et signification : rituel, sexe et pharmacologie dans le *Corpus hippocratique* », *L'Antiquité classique* 60, pp. 42-61.
- Von Staden H. (2003), « Galen's daimon : reflections on « irrational » and « rational », dans Palmieri N., *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale. Aspects historiques, scientifiques et culturels*, Saint-Étienne, pp. 15-43.